

# La voix de ma mère

Quelqu'un m'a raconté, il n'y a pas longtemps, une très jolie chose que je voudrais à mon tour vous dire car le fait est assez rare et assez intéressant pour captiver votre attention et votre cœur.

Une dame se trouvait par hasard dans une rue de sa ville où elle avait à passer pour se rendre en visite lorsqu'elle fut bousculée, juste devant la porte d'une auberge, par un jeune homme que le propriétaire jetait dehors. Ce malheureux garçon était ivre et proférait, à l'égard de l'homme qui se débarrassait ainsi de lui, des menaces et des injures honteuses. La dame, involontairement arrêtée par cet incident, ne put s'empêcher

de prendre la parole pour protester contre cette bousculade, mais elle le fit avec une telle douceur et un tel tact que le jeune homme, en l'entendant, se redressa comme stupéfait et fixa cette femme d'un air complètement égaré; puis, difficilement, il articula, passant ses mains dans ses cheveux:

— Oh!... Madame... J'ai cru que c'était ma mère... Vous avez tout à fait la même voix... Évidemment, ce n'est pas elle puisqu'elle est morte. Qu'est-ce que vous disiez?

Émue de pitié par la jeunesse et l'état lamentable du jeune homme, la dame répéta ses paroles:

— Voyons, mon garçon, est-ce ainsi qu'on se conduit? Je crois bien que vous m'avez bousculée! Voilà ce que j'ai dit et je suis prête à causer plus longtemps et mieux avec vous si vous le désirez! Voici mon adresse et mon nom. Je glisse cette carte dans la poche de votre veston. Venez à la maison demain soir.

Puis la dame passa son chemin, laissant le jeune homme qui titubait, ému, humilié et bouleversé.

\*  
\*\*

Le jeune homme fut exact au rendez-vous de cette dame qu'il trouva installée dans une demeure modeste mais bien tenue. Elle habitait

seule, ses enfants étant devenus grands et partis chacun de leur côté. Elle salua cordialement son visiteur qui avait, on s'en doute, une tout autre allure que la veille. Il redit à cette dame ce qu'il lui avait dit le jour auparavant, son émotion, sa stupeur d'entendre la voix de sa mère lui parler. Le fait était là, patent, réel, et le jeune homme y revenait sans cesse.

— J'ai cru que c'était maman qui me parlait juste dans un moment où j'étais peu fier de moi ! Et je ne peux pas croire que ce soit là le fait du hasard...

— Moi non plus je ne crois pas que ce soit là l'effet du hasard. C'est pourquoi je prends la liberté de vous parler comme l'aurait fait votre maman. Voyons, que faites-vous dans la vie?...

Une conversation sérieuse s'engagea entre ces deux personnes vivement attirées l'une vers l'autre, le jeune homme par la force du souvenir, la dame par son cœur de maman. Cette dernière écouta une douloureuse confession : celle d'un orphelin, trop tôt jeté seul dans la vie où il devait se débattre contre ses propres faiblesses et ne sachant à qui se confier ni qui aimer désormais.

— J'aimais beaucoup maman ; elle était si bonne ! Jamais elle n'élevait la voix, même pour me gronder. Tout à fait comme vous, Madame.

Que fallait-il faire de ce garçon trop faible ? Le bon cœur de la dame, s'il était ému de pitié pour

cette solitude, se rendait bien compte que ce sentiment devait servir au bien du jeune homme et non seulement à le plaindre.

— Avez-vous des projets d'avenir ?

Le jeune homme dit que oui. Il voulait devenir planteur. Sa mère lui avait laissé assez d'argent pour lui permettre de suivre pendant deux années les cours d'une école spécialisée en Angleterre et pour se rendre ensuite au Brésil. Cependant, il hésitait à partir, partagé entre le sentiment de sa solitude — qu'il cherchait à oublier avec des camarades dont la compagnie ne lui valait rien — et le désir de faire sa vie au loin, mais redoutant de ne pas avoir la force de caractère voulue pour en supporter les exigences.

— Il me semble, maintenant, Madame, que tout cela va être possible parce que je vous ai rencontrée ! Je pourrai toujours me dire que vous êtes là, que vous êtes comme maman et que je peux venir vous dire ce qui ne va pas...

Ainsi, un jeune homme put réaliser ses rêves d'avenir parce qu'un jour une voix de femme, qui avait le son d'une voix chérie et impossible à oublier, s'était fait entendre à lui dans un moment de bouleversement profond et de vraie misère morale !

Quelle leçon de confiance dans la vie qui donne toujours plus qu'elle n'exige, ne trouvez-vous pas, petits amis ?

# Il ne se trompait jamais

Le caissier de la banque était sur le point de fermer son guichet lorsqu'un paysan essoufflé se présenta précipitamment.

— Monsieur ! lui dit-il, vous avez fait une erreur ce matin en encaissant mon chèque !

— C'est impossible, Monsieur ! lui fut-il répondu sèchement. Nous ne faisons jamais d'erreur ici.

— Vous ne faites jamais d'erreur ? répondit le vieillard en le fixant d'un air fort surpris.

— Non, Monsieur. S'il manquait quelque chose à la somme remise, vous auriez dû le faire remarquer au moment de l'encaissement.

— C'est vrai, fit le paysan, mais, dans ma précipitation, j'ai cru que tout était juste. Ce n'est qu'arrivé à la maison que je me suis aperçu...

— Je le regrette pour vous, Monsieur, maintenant c'est trop tard. Vous aurez probablement perdu la différence... Dans tous les cas, nous avons pour règle de ne pas rectifier les erreurs de nos clients dès qu'ils sont sortis de la banque.

— Bien, fit l'étranger en boutonnant sa veste après qu'il eut remis son portefeuille en place. Je suis Monsieur Meyer et j'habite Châtel-la-Ville; j'ai donc fait trente kilomètres pour revenir jusqu'ici vous mettre au courant de cette erreur, mais je ne regrette pas ma peine, car elle m'a permis de voir ce que je n'avais encore jamais vu au cours de ma longue existence: un homme qui ne se trompe jamais... Au revoir, Monsieur!

\*  
\*\*

Le lendemain, Albert Michel examinait sa caisse et son visage était soucieux. Tous les chèques encaissés la veille étaient étalés devant lui; l'argent avait passé entre ses mains et pourtant il lui manquait mille francs \*. Où cet argent avait-il bien pu passer? Qu'en avait-il fait? Tout à coup, il se rappela le paysan et sa visite à

---

\* Se reporter à la monnaie d'avant-guerre.

l'heure de la fermeture du guichet. Si par hasard c'était à lui qu'il avait donné mille francs de trop ?

Quelques heures plus tard, tandis que Monsieur Meyer lisait son journal au jardin, on lui annonça la visite d'un homme dont le nom lui était inconnu. Mais aussitôt qu'il le vit, un sourire malicieux lui vint aux lèvres.

— Alors, cher Monsieur ! D'où me vient l'honneur de votre visite ?

Embarrassé, Albert Michel ne sut comment introduire le sujet qui l'amenait, et Monsieur Meyer ne faisait rien pour l'aider.

— Vous savez, n'est-ce pas... que je suis caissier à la Banque Nationale...

— En effet, je vous reconnais. Vous êtes le jeune homme qui ne se trompe jamais. Je suis heureux de vous voir car on ne rencontre pas tous les jours des personnages de votre valeur !

Albert Michel rougit jusqu'aux oreilles, murmura quelques excuses confuses puis accepta la chaise qui lui était offerte.

— Je me vois obligé de reconnaître, Monsieur, que j'ai commis hier matin une grave erreur. Lorsque j'ai encaissé votre chèque, j'ai dû vous remettre un billet de mille francs en trop...

— C'est précisément ce dont je me suis aperçu une fois rentré chez moi ! répondit Monsieur Meyer. C'est pourquoi je me suis empressé de revenir à la banque, ceci afin de vous éviter des

ennuis, mais je me serais certes bien passé de la course si j'avais connu le règlement de votre Maison !

— Je vous demande mille fois pardon, Monsieur, mais vous comprendrez facilement à quel point j'aimerais rectifier mon erreur ! Plaisanterie à part, c'est pour moi une chose grave...

— Je ne la considère pas non plus comme une plaisanterie, ajouta Monsieur Meyer; cependant, je ne vois pas pourquoi vous feriez une différence parce que la faute est en ma faveur !

Sur ces entrefaites, la fille de Monsieur Meyer était entrée dans la pièce où son père avait reçu le visiteur.

— Papa, dit-elle gentiment, ne tourmente pas plus longtemps ce monsieur, puisque tu as mis cet argent de côté pour le lui rendre !

Et elle sourit aimablement au jeune homme qui ne savait comment cacher sa confusion. Ce dernier saisit le billet que lui tendait Monsieur Meyer et, le sourire revenu sur ses lèvres, il s'appêtait à partir quand l'aimable et honnête vieillard le retint encore par ces mots :

— Si votre Banque ne fait jamais d'erreur, jeune homme, évitez à l'avenir d'en faire une, et capitale celle-là ! c'est de croire que dans la vie on peut être infallible... Mais assez de morale ! Christine, apporte-nous le café ! Je suis sûr que vous mourez de soif, Monsieur Michel, non ?...

## LES MAINS BLESSÉES

Claude venait de perdre sa femme qu'il aimait passionnément. Il en était révolté, indigné, colère. Il en voulait à Dieu qui ne l'avait pas guérie, elle si belle, si charmante, si douce. Il se posait mille questions :

— Pourquoi? Nous nous entendions si bien! Nous ne nous occupions pas d'autrui! Mon amour pour elle m'avait remis sur la bonne voie. Elle ne m'a pas laissé d'enfant et me voilà seul, si seul... Que faire pour me changer les idées? Je suis obsédé par ma tristesse. Non, Dieu n'est pas bon comme on le prétend. Je ne veux plus m'occuper de Lui. Ce mauvais sort me rend athée. Je sortirai de nouveau avec les copains. C'est moi qui les ferai rire, comme avant mon mariage. Je ferai toutes sortes de bêtises pour m'étourdir, dans l'espoir d'oublier...

Domage! Parce que Claude avait beaucoup de qualités. C'était un homme travailleur, courageux, intrépide. Il se dérouta complètement.

\*

\* \*

Une certaine nuit, il y eut un incendie, pas loin de chez lui. Il fut le premier levé pour apporter ses services. La maison tout en flammes avait déjà beaucoup de mal.

— Tout le monde est-il au moins sorti de l'immeuble, demanda Claude?

— Il doit y avoir Félix, au deuxième étage, le petit orphelin, vous connaissez?

— Il s'agit d'y monter et un peu vite! C'est de ce côté? L'échelle est de l'autre côté. On n'a pas le temps d'attendre, j'y monte.

... Et se cramponnant au tuyau d'écoulement des eaux venant des chéneaux du toit, vif comme un singe, Claude monta et d'un bond entra dans la chambre, prit l'enfant et redescendit de la même manière. Le petit était sain et sauf, bien que pleurant à tue-tête.

Ensuite, Claude ne fit plus rien. Il parlait à Félix qu'aucune femme ne pensait à emporter pour en prendre soin. La maison s'écroula sitôt après le sauvetage. On ne put que protéger les bâtiments du proche voisinage. Puis tout reprit son calme... mais pas les mains de Claude qui avaient été cruellement brûlées par le tuyau auquel il s'était agrippé pour monter chercher Félix et pour redescendre.

Au matin, le docteur s'occupa de ce cas, assez grave. Heureusement, l'état général du blessé était bon, ce qui facilita la guérison. Claude fut cependant plusieurs semaines dans l'incapacité de travailler. Il se promenait, les deux mains bandées, soutenues pour diminuer la souffrance. A plusieurs reprises, il rencontra son petit protégé, un joli bambin de quatre ans. Félix accourait, plein d'affection et de reconnaissance.

— Tu as mal aux mains parce que tu n'as pas voulu que je sois brûlé! Tu es gentil, toi. Plus gentil que tous les autres. Je voudrais que tu sois mon papa... Tu sais, moi, je n'ai pas de papa ni de maman. Je suis tout seul.

— Mais quelqu'un s'occupe de toi?

— Oui, mais ce n'est pas la même chose.

— Bien sûr, je te comprends... Moi aussi je suis tout seul. C'est triste d'être seul. Ma petite maman, je veux dire ma femme est morte... On est tout seul!

— Oh! Comme tu es triste! Je vois. Je t'aime beaucoup. Je voudrais t'embrasser. Tu me permets?

... Et le petit, avec beaucoup de précautions afin de ne pas faire mal à son grand ami, lui mit les mains autour du cou et lui posa deux bonnes bises sur les joues.

Claude essuya une larme. A son tour, il aurait bien voulu serrer ce petit dans ses bras.

Resté seul, Claude pensait sans cesse à Félix.

— Et si je l'adoptais, ce petit orphelin? Cela donnerait un sens à ma vie. Cela me retiendrait de faire tant de folies... Je vais aller voir le maire et lui en parler.

\*

\* \*

— Nous étudierons votre demande en séance de Conseil communal. C'est sérieux, une adoption. On est sévère dans ces cas-là, dit le maire.

On fut même très sévère!

— Quoi, ce noceur, cet athée! Lui confier un enfant! Ah! non! Jamais!

Mais Claude ne se découragea pas. L'amour que Félix lui témoignait, l'amour que le petit avait su faire naître en lui l'inspirèrent. Calmement, avec respect, il demanda au responsable:

— Monsieur le Maire, permettez-moi de venir moi-même plaider ma cause devant le Conseil communal réuni. Je vous en prie! Quel jour et à quelle heure puis-je venir?

Le maire haussa les épaules, certain que le jeune homme n'aurait aucun succès. Cependant, il donna les précisions demandées.

Et le mardi suivant, Claude, dans ses plus beaux habits, soigné, se présenta dignement devant ladite assemblée.

— Je vous comprends d'hésiter à me confier le petit Félix. C'est tout à votre honneur. C'est par chagrin que je me suis dérouté. Je reconnais que j'ai eu tort et je m'en humilie. Avant mon mariage aussi, je ne pensais qu'à m'amuser. Mais dans quel café m'a-t-on vu tant que j'ai eu ma femme? J'étais toujours à la maison, parce que motivé par l'amour. Félix m'a pris le cœur... Qui est monté accroché au tuyau d'écoulement pour lui sauver la vie? Permettez-moi de vous montrer mes mains...

Avec beaucoup de peine, Claude réussit à enlever ses gros pansements.

— Voilà des semaines que l'on me soigne, et voyez où j'en suis. Le docteur m'assure que je pourrai de nouveau travailler à plein temps, malgré les cicatrices qui demeureront. M'a-t-on vu dans un établissement public depuis l'incendie? Je vous promets de m'occuper de cet enfant comme s'il était le mien. L'un d'entre vous a-t-il souffert autant que moi pour sauver cet orphelin?... Je vous laisse juges, mais je crois que vous accepterez. Je puis vous assurer que vous n'aurez jamais à le regretter. Je me retire. Merci, Messieurs, de votre écoute.

Et toujours aussi dignement, Claude s'en alla.

Et le Conseil communal revisa son opinion.

— C'est vrai, sans Claude, l'enfant serait mort. Je propose qu'on accepte la proposition de ce jeune homme. Qui est d'accord? Qu'on lève la main, dit Monsieur le Maire.

Toutes les mains se levèrent, sans exception.

Quelle fête pour Claude! Quelle surprise heureuse pour Félix qui ne savait rien des démarches de son grand ami. Il dansait de joie!

— J'ai un papa maintenant! Je t'avais bien dit! On ne sera plus seuls, ni l'un ni l'autre. C'est chic! Je suis content!

— Il faut que tu attendes encore quelques jours, jusqu'à ce que je sois guéri. Mais nous nous verrons quand même chaque matin et chaque après-midi. Un mois, c'est vite passé, mon fils.

— Oui papa! Oh! Que c'est beau de pouvoir te dire papa!

\*

\* \*

Claude fut un père exemplaire; Félix un fils très heureux. Claude expliquait tout ce qui pouvait intéresser ou instruire l'enfant. Celui-ci était ravi d'en apprendre tant.

Cinq ans plus tard, visitant un musée, Félix fut surpris de voir une toile où figurait un homme resplendissant, montrant ses mains percées à un autre homme agenouillé, l'air confus.

— Papa, qui est cet homme? Qu'est-ce que cela représente?

— Rien, c'est une histoire qui n'est pas vraie. Cela n'a jamais existé.

— Alors, un conte? Tu sais que j'aime tellement les contes. Dis-le moi, papa, s'il te plaît!

Et Claude décrivit en quelques mots la vie du Christ, et plus en détails, sa mort et finalement sa résurrection, à laquelle Thomas n'avait pas cru.

— Sur ce tableau, tu vois Thomas, l'un des douze disciples, qui n'avait pas été présent lors de la première apparition de Jésus. Il n'avait pas voulu croire à cette soi-disant résurrection. Là, Jésus s'est à nouveau présenté aux disciples, huit jours plus tard, et il dit à Thomas:

«Avance ici ton doigt et regarde mes mains. Avance aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais crois! Et Thomas lui répondit: «Mon Seigneur et mon Dieu!» Jésus lui dit: Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru!» [Evangile de Jean 20:24-29]

— Papa! C'est une histoire formidable! C'est comme pour toi: lorsqu'ils ont vu tes mains, au Conseil communal, ils ont cru et tu as pu m'adopter.

Félix posa beaucoup de questions à son père. C'était la première fois qu'on lui parlait de Jésus. Il ne pouvait admettre que ce fût un conte...

La nuit suivante, Claude fit un rêve qui le bouleversa. C'était à lui que Jésus adressait le reproche, avec tristesse, avec amour. Au matin, poursuivi par cette vision, il se jeta à genoux et demanda pardon au Seigneur.

— Tu sais, Félix, il ne s'agit pas d'un conte. C'est une histoire vraie que je t'ai racontée, hier. Nous aussi, nous devons y croire. J'ai souvent fait de la peine au Seigneur en disant que je ne croyais plus en Lui. Dorénavant, nous lirons la Bible ensemble et je réapprendrai à prier. Tu y arriveras aussi. Et nous vivrons comme deux bons chrétiens avec l'aide d'En-Haut.

— Oh! Papa! Ce sera merveilleux! Quand j'ai vu ce tableau, j'ai tout de suite compris que c'était la vérité... Ces mains percées...

*Ne pas laisser...  
C'est merveilleux...  
Félix va...  
73*

## «SI J'AVAIS SU!»

— Bonjour, tante Linda! Je viens me «retremper» auprès de toi. J'aime tellement ton appartement. Il est installé avec goût. Tu as de belles plantes. Et cette «marine» là sur ce mur m'inspire toujours. Et j'apprécie tant les bons moments que je passe en ta compagnie... Tu as de belles fleurs!

— Bonjour, Arthur! Merci de tes compliments. C'est presque à chaque fois toi qui me les offres, les fleurs que j'ai. Moi aussi, je suis ravie de te voir. Assieds-toi. Que puis-je t'offrir?

— Comme d'habitude, un moment de causerie. C'est ce que je préfère.

— Tu es un gentil garçon! Tu viens me voir souvent. Tu sais, cela me touche. C'est plutôt rare de voir un jeune homme si aimable avec une vieille tante.

— Tu n'es pas vieille, tante Linda. Et je ne te permets pas de vieillir! Je serais très triste que tu nous quittes. Tu dois vivre longtemps encore.

— Oh! Ce n'est pas toi qui commandes. Je ne suis pas pressée de partir, et cependant, j'y pense souvent. Tiens, j'ai fait mon testament.

— Je ne veux rien en savoir! C'est toi que j'affectionne, telle que tu es. Depuis tout petit, tu as été ma préférée.

— Et je te le rends bien, Arthur!

\*

\* \*

Tante Linda mourut assez subitement, après quelques jours de maladie. Arthur fut l'unique héritier, à sa grande surprise, car ça n'avait jamais été par intérêt qu'il s'était montré aimable avec la sœur de sa mère.

Le jeune homme était fiancé. Puisqu'il y avait tout un mobilier, vaisselle, argenterie et linge compris, pourquoi remettre à plus tard le mariage? La jeune fille fut d'accord. Tante Linda avait encore laissé trois carnets d'épargne qui suffisaient largement aux frais de la noce.

«Je lègue aussi à mon neveu Arthur ma Bible avec tous les trésors qu'elle contient.»

Tante Linda était une personne pieuse. Bon garçon, tolérant, Arthur, bien que ne partageant pas les idées de sa tante dans ce domaine, ne l'avait jamais contrariée.

Par chance, le jeune couple put occuper le logement de la défunte. Les peintres passèrent par là. Toutes les pièces furent remises à neuf. Le bonheur souriait aux nouveaux époux. Trois enfants, en six ans, ajoutèrent encore des flots de joie, de rires à ce ménage si heureux.

Oh! Ne pensons pas qu'Arthur et les siens furent toujours épargnés! Comme dans toutes les familles, il y eut des jours de maladie, d'inquiétudes; il y eut des contretemps, des passages pénibles. Mais tout revint à chaque fois dans l'ordre.

\*  
\*   \*  
\*

Les années passèrent. Les enfants grandirent. Leur formation professionnelle causa bien des problèmes d'argent. Cela occasionna des heurts fréquents qui troublèrent la paix du foyer.

Finalement, les trois enfants se marièrent, laissant les parents seuls... Et l'épouse d'Arthur mourut après une maladie assez longue et surtout très pénible. Un traitement nouveau aurait pu lui être appliqué, mais trop cher. C'était au-delà des possibilités financières. On avait beau étudier le problème sous toutes ses faces, il n'y avait pas de solution.

Pauvre Arthur, privé de sa chère compagne! Il se sentait abandonné. Il allait d'une pièce à l'autre en soupirant. Souvent, il éclatait en sanglots. Il se négligeait, lui toujours si propre, si soigné. Des idées noires lui passaient par la tête. Qu'allait-il devenir? Il était très malheureux. Disons le mot: il était dépressif, à un degré avancé.

Jonathan, le fils aîné, vint voir son père et comprit d'emblée la situation.

— Père, cela ne peut pas durer. Tu risques de faire une sottise irréparable. J'en ai déjà dit un mot à Agathe. Elle est d'accord que tu viennes vivre chez nous. Prépare tes affaires et je viens te chercher dans trois jours.

— Merci, mon fils. Je suis très touché de ta proposition. J'accepte, sans quoi... Je vais remplir une ou deux valises avec ce que je désire emporter. Ensuite, vous viendrez débarrasser l'appartement. Vous ferez ce que vous voudrez du mobilier. Je ne suis pas en état de m'en occuper.

Monsieur Arthur, réconforté par la perspective du changement, se mit à fouiller dans ses papiers, dans ses livres... Par

maladresse, il en laissa tomber un. Il s'en échappa de nombreux billets de cent dollars.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-il tout haut?

Il ramassa le livre. C'était la vieille Bible de tante Linda. Il y découvrit cent billets de cent dollars.

— Oh! Si j'avais su!... Nous aurions pu éviter tous les ennuis créés par les études des enfants, et surtout, j'aurais eu de quoi soigner ma chère femme. Si j'avais su! Et puis, la lecture de la Bible m'aurait aidé à supporter son départ qui m'a jeté dans un tel désarroi. Tante Linda me disait que c'est là qu'elle trouvait courage, réconfort, espérance. Elle aussi avait perdu son compagnon. Elle était plus seule que moi puisqu'elle n'avait pas d'enfants. Les miens viennent me voir régulièrement. Tante Linda était toujours si sereine, si jeune malgré l'âge... Je ferais bien de chercher à découvrir «tous les trésors» que contient ce Livre dont je n'ai fait aucun cas jusqu'à ce jour. Si j'avais su!

*La Bible est  
Journal en français*

## POURQUOI?

Mademoiselle Desroses était une belle jeune fille, plutôt grande, svelte, à l'air à la fois doux et décidé. Elle coiffait gracieusement ses cheveux noirs, tout ondulés, en un gros chignon. Sa mine était toujours resplendissante: joues et lèvres rouges, yeux foncés pétillants. Volontiers souriante, Josiane laissait entrevoir des dents semblables à un collier de perles blanches.

En plus de cela, Mademoiselle Desroses avait reçu une bonne éducation. Elle parlait couramment trois langues, savait écrire à la machine et jouait fort bien du piano. Elle vivait chez ses parents, tout en travaillant dans un bureau. Mais à vrai dire, elle aurait préféré une autre occupation. Elle rêvait d'être l'épouse d'un missionnaire. La paroisse de la petite ville qu'elle habitait comptait sur elle pour une foule de responsabilités. Josiane était toujours disponible.

Un certain vendredi soir, il y eut une rencontre de jeunes. C'est avec joie qu'elle s'y rendit. Un jeune homme, futur missionnaire, présenta le sujet du jour. Il le fit avec feu, avec conviction, et le cœur de Josiane fut touché.

— Je partirais volontiers avec lui, se disait-elle à part soi!

Ces rencontres du vendredi soir se renouvelèrent régulièrement. Josiane s'attachait toujours plus à Monsieur Pouly, non

seulement parce que celui-ci était serviteur de Dieu, mais parce qu'elle sentait en elle une attirance qu'elle ne pouvait réfréner... Certes, en jeune fille bien élevée, elle ne se serait jamais permis de manifester ses sentiments. A plusieurs reprises, elle avait senti le regard du jeune prédicateur posé sur elle, et elle en avait rougi. Secrètement, elle souhaitait que son amour trouve un écho chez le futur missionnaire.

Un jour, pour sa plus grande joie, elle reçut une lettre de celui qu'elle aimait :

«Chère Mademoiselle et sœur en Christ,

» Pardonnez mon audace de vous adresser ces lignes. Je pense sans cesse à vous. Quand je demande à Dieu de diriger mon choix d'une épouse, c'est vous que je vois devant moi. Je sais que vous êtes active dans la paroisse, que les enfants vous aiment, que votre influence sur eux est excellente. C'est beaucoup.

» Je viens de recevoir un appel pour me rendre aux Indes comme missionnaire. Il me serait très agréable de pouvoir me marier avant mon départ. Je vous aime et serais très heureux de partager ma vie et mon travail avec vous.

» Si je ne reçois pas de réponse, j'en conclurai que je me suis trompé et je n'y reviendrai pas.

» Si votre réponse est affirmative, ce que je souhaite vivement, je me permettrai de présenter ma demande à vos parents. Mon désir est de vous rendre heureuse avec l'aide de Dieu que j'aspire à servir.

» Croyez, chère Mademoiselle, à mon profond respect.

Damien Pouly»

Le bonheur de la jeune fille était à son comble! Non seulement elle aimait Damien, mais encore son vœu de partir en Mission se concrétisait. Voici sa réponse:

«Cher Monsieur,

»Votre lettre m'a profondément touchée et je vous remercie de l'honneur que vous me faites de demander ma main.

»C'est avec bonheur que je répons par l'affirmative. Je suis enchantée à la perspective de partir en Mission, ce qui correspond à mon désir secret. J'aime Dieu et serai heureuse d'être l'épouse d'un de ses serviteurs.

»A mon tour, je souhaite pouvoir vous convenir à tous égards et espère être à même de vous apporter une aide efficace dans votre noble ministère.

»Que le Seigneur vous bénisse, nous bénisse ensemble.

Josiane Desroses»

La lettre terminée, le cœur en fête, la jeune fille s'apprêtait à la porter à la poste, mais il pleuvait à verse. Son frère lui proposa de s'en charger, car il devait sortir de toute façon.

... Les jours et les semaines passèrent sans que Damien donne le moindre signe de vie. On ne le vit plus le vendredi soir. Josiane en était angoissée. Que se passait-il? Que croire? Que faire?... Non, ce n'était pas à elle d'écrire à nouveau!

Et les mois succédèrent aux mois.

Un certain jour, Josiane apprit incidemment que Monsieur Pouly avait épousé une jeune fille d'une autre ville et qu'il était parti pour les Indes, comme prévu. Elle en éprouva un vif

chagrin. Elle se demandait pourquoi il lui avait proposé le mariage. Elle avait conscience d'avoir répondu correctement.

Josiane, malgré sa beauté et tous ses talents, ne se maria jamais. Ses parents moururent. Il fallut quitter la petite maison, vingt-cinq ans après l'incident dont nous venons de parler. C'est elle qui eut la charge de s'occuper du déménagement. Il y avait beaucoup de choses à jeter. Des sacs de vêtements furent préparés pour la Croix-Rouge. Ce faisant, Mademoiselle Josiane eut la surprise de trouver, dans la poche intérieure d'un veston ayant appartenu à son frère, une lettre jaunie à l'adresse de Monsieur Damien Pouly...

Elle en eut un coup au cœur! Voilà pourquoi il n'avait jamais donné suite.

« Si je ne reçois pas de réponse, j'en conclurai que je me suis trompé et je n'y reviendrai pas... »

— A quoi tiennent donc nos destinées? Pas un seul instant je n'ai pensé que mon frère avait pu oublier de glisser ma lettre dans la boîte!

Malgré les ans, Josiane aimait encore Damien. Il n'était donc pas fautif! Elle fut heureuse de le savoir. Mais pourquoi les choses durent-elles aller comme cela? Pourquoi?

\*

\* \*

Se pourrait-il que nous ayons une lettre que nous ne faisons pas suivre? De bonnes nouvelles que nous gardions pour nous? L'Évangile qui nous a été confié, n'avons-nous pas à le porter à d'autres?

---

## Une grenouille motivée

---

Il était une fois un bouquet de petites grenouilles, qui décidèrent d'organiser une compétition.

Il s'agissait de grimper le plus vite possible à l'assaut d'une très haute tour.

Une grande foule se rassembla aussitôt pour profiter du spectacle et encourager les concurrents.

La course commença...

Honnêtement... personne parmi la foule ne croyait réellement que ces petites grenouilles atteindraient le sommet de la tour.

Vous entendiez des réflexions telles que :

"Le chemin est bien trop difficile !!!

JAMAIS elles ne parviendront en haut !!!"

ou :

"Aucune chance qu'elles réussissent, la tour est TELLEMENT haute!!!"

Une à une, les petites grenouilles dégringolèrent, sauf celles qui d'un rythme soutenu franchissaient le mur élevé...

La foule continuait à hurler "c'est trop difficile !!! Aucune n'y arrivera !!!"

De plus en plus de petites grenouilles, épuisées, abandonnèrent... Mais UNE continuait à grimper plus haut, plus haut, toujours plus haut...

Celle-là ne voulait pas abandonner!!!

A la fin, chacune avait renoncé à l'idée de gravir la tour. Sauf, toutefois, cette toute petite grenouille qui s'acharnait et après un suprême effort atteignit le sommet.

Evidemment, toutes les autres grenouilles voulaient savoir comment cette petite grenouille était la seule à être arrivée au sommet.

Une concurrente demanda à la petite grenouille où elle avait trouvé la force d'atteindre son but...  
Aucune réponse... car la gagnante était SOURDE !!!

La morale de cette histoire est :

N'écoutez JAMAIS, les gens négatifs ou pessimistes...  
Ils détruisent les plus merveilleux rêves et projets  
qui sont au fond de votre coeur !!!

Pensez TOUJOURS à la force des mots, car chaque mot que vous entendez ou lisez aura une influence sur vos actes !!!

Ainsi donc :

Soyez TOUJOURS...PO-SI-TIF !!!  
Et par dessus tout :

Sachez rester SOURD lorsque l'on vous dit que **VOUS** ne pourrez jamais réaliser vos rêves !!!

Pensez sans cesse :

**Dieu et moi-même, nous le pouvons !!!**

Envoyez ce message à 5 "petites grenouilles" qui vous sont chères... Vous leur donnerez une nouvelle motivation !!!

**Ne dites pas : "Seigneur, comme la tempête est forte !".  
Mais plutôt : "Combien mon Dieu est grand !"**

Souvenez vous que FROG (grenouille) = **Fully Rely On God** =  
Se reposer pleinement sur Dieu

Groupe de la Colline, 15 mars 2006  
*Traduction, Edith Lanarès*